

Non, les pervers sexuels dangereux ne guérissent pas

Nino Rizzo

J'ai appris le décès d'Adeline M. le jour après sa mort réelle par mes filles qui la connaissaient. Ce drame, qui aurait pu arriver à mes filles, m'interpelle en tant que psychologue, psychanalyste, père et citoyen.

Les hasards de la vie et mes choix professionnels ont fait que j'ai eu à m'occuper de personnalités dites «perverses»: hommes ayant tué, femmes et hommes particulièrement violents, toxicodépendants aux drogues dures ou légères, pervers sexuels à haut potentiel hétéro et autodestructif, voleurs et autres «petits délinquants».

Faute d'une terminologie plus adéquate, en psychanalyse on appelle «pervers» ces êtres humains qui, n'arrivant pas à atteindre le bien-être dans leurs relations humaines et à obtenir l'estime et l'amour de la part des autres, trouvent des raccourcis, des «solutions perverses» qui forcent et distordent le cours normal des relations humaines. Il existe des comportements pervers plus ou moins passagers, par exemple lors de l'adolescence ou d'autres périodes de grandes crises existentielles, et des comportements pervers pathologiques figés.

N'en déplaise aux tenants du fondamentalisme moral de tous bords qui préfèrent voir la vie en noir et blanc et les humains en bons et méchants, le violeur est un homme qui, n'arrivant pas à se faire aimer par les femmes, finit par les obliger à l'«aimer» au prix de les «sadiser» et même de les tuer.

Le pédophile est lui aussi un homme qui recherche la tendresse et l'amour, à sa manière, et qui, mélangeant tragiquement l'enfant et l'adulte en lui et chez sa proie, fait des dégâts irréparables.

Le truand est un homme qui porte en lui des blessures aussi saignantes que celles qu'il va infliger à ses victimes et c'est en général au moment où il tue qu'il découvre dans les yeux désespérés de sa victime agonisante, par une sorte de flash aveuglant, la douleur mortelle qu'il porte en lui.

Le toxicodépendant est un être assoiffé de vie mais qui n'ose pas prendre le risque de la vivre. Il s'anesthésie et se protège comme il peut. En se privant de la vie, il se tue à petit feu.

Le voleur et le «petit délinquant» sont en général eux aussi des êtres humains d'une grande fragilité psychique – dans laquelle la précarité sociale et économique joue souvent un grand rôle. Ils trouvent dans leurs actes délinquants un raccourci «pervers» à leurs difficultés à obtenir la satisfaction de leurs besoins existentiels, affectifs et matériels, par des moyens plus laborieux.

Ces êtres sont des balafres de la vie, blessés à mort qui, ne trouvant pas le chemin de la réparation et de la vie, finissent inévitablement par reproduire la mort pour eux-mêmes ou pour les autres. Quand j'écoute certains de mes patients parler de leur lutte contre la vie qui leur fait peur, de leur auto et hétéro-destruction, quand j'assiste dans l'intimité de mon cabinet à leur inexorable avancée vers leur

propre anéantissement, je me sens souvent impuissant, seul, triste, tout comme eux qui n'arrivent pas à trouver la porte qui pourrait les introduire dans la vie réelle.

Ce sont mes patients les plus difficiles et parfois les plus touchants. Des êtres humains qui portent les stigmates d'une indicible souffrance – souvent inconsciente, comme oubliée ou gardée dans des cryptes psychiques difficilement pénétrables –, des femmes et des hommes d'une immense sensibilité et, paradoxalement, dotés d'une destructivité sans limites envers eux-mêmes ou envers autrui. [...]

De par mon expérience, je pense, avec une grande tristesse mais aussi avec une profonde conviction, que les êtres les plus irréductibles sont, en général, les pervers sexuels. Dès lors que la «solution perverse» passe par l'excitation et par l'acte sexuels, il est extrêmement difficile de les en détourner et on ne peut jamais être sûr d'une véritable guérison.

Lorsque la pulsion sexuelle se mêle à la pulsion violente dans un même comportement pervers, le risque que le «pervers sexuel» constitue pour autrui – et pour lui – est immense et presque impossible pour lui à contrôler, à moins qu'autrui n'exerce sans relâche une forme de contrôle sur cette personne.

Des patients «pervers sexuels» à valence autodestructrice me demandent de les aider, et ils investissent une énergie et des moyens exceptionnels dans ce but. Ils m'apportent leur immense souffrance. Ils me touchent par leur sincérité et leur nudité psychique. En travaillant avec eux, je suis obligé d'aller chercher au fond de moi toute la foi humaine – n'ayant pas la foi religieuse – qui me permette de me battre avec eux contre leur pulsion mortifère. Avec eux, et malgré des moments d'abattement, je continue d'espérer. Ces personnes sont conscientes de leur auto-destructivité. Elles souffrent de se détruire petit à petit et de faire souffrir leurs proches. Ces patients veulent sortir de leur spirale mortifère et s'en donnent les moyens. Et pourtant, malgré leur motivation sincère, ils sont parmi les plus difficiles et donc les plus incertains sur le plan du pronostic.

Les autres pervers, ceux qui ont tué, les toxicodépendants, les addicts aux jeux et autres «objets de dépendance» et les «petits délinquants» ont aussi, en général, un potentiel auto-thérapeutique plus ou moins solide et donc «exploitable». La société a le devoir de prendre en compte ce potentiel pour les aider à se soigner psychiquement, afin de se réintégrer socialement. Les grands principes humanistes de la Révolution française, repris par des penseurs comme Cesare Beccaria, selon lesquels la société a le devoir de punir mais aussi d'aider celui qui s'est taché d'une faute plus ou moins grave envers le corps social, restent d'actualité.

Mais que faire des grands pervers sexuels qui sont dangereux pour les autres?

Ils doivent d'abord être protégés de leur propre potentiel destructif. Mais, avant toute forme de réflexion et de décision à leur égard, il faut garder à l'esprit qu'ils sont malheureusement incapables de contenir et d'intégrer cette «pulsionnalité» qui les habite. Les autorités compétentes – politiques, administratives et psychosociales – se doivent de protéger les autres êtres humains des possibles actes violents de ces êtres qui sont des bombes humaines en liberté. Certes, ce sont eux aussi des êtres humains, porteurs d'une grande souffrance et d'une grande sensibilité, mais aussi porteurs d'une grande destructivité. Le dilemme pour les professionnels qui s'occupent de ce type de personne est déchirant. Ils doivent constamment être dans un exercice introspectif indispensable.

Croire à la «guérison» de ces personnes dangereuses pour les autres est un leurre, une impardonnable naïveté, une responsabilité professionnelle inacceptable et dangereuse. Je le dis en tant que professionnel qui a choisi d'aider ceux qui souffrent et qui se plonge quotidiennement dans les méandres de la douleur humaine. Triste constat d'impuissance, mais acte d'autocritique réaliste nécessaire.

Derrière cette forme de naïveté angélique qui guette professionnels et décideurs se cache une forme de culpabilité sociale qui n'ose pas avouer la part d'ombre existant chez tout être humain et donc en toute forme de société. Cette animalité destructive bien souvent apprivoisée et transformée en énergie de vie échappe parfois au processus d'acculturation et peut se transformer en énergie de mort.

Il est urgent d'interroger d'abord le citoyen, l'homme et la femme que nous sommes, avant de distribuer responsabilités et fautes aux différents professionnels qui traduisent au fond, à travers leurs formes de prise en charge, l'inconscient collectif de notre société bien-pensante. La responsabilité est d'abord en chacun de nous.

Néanmoins, il faudrait réviser sérieusement certaines idées autour des professionnels responsables de la prise en charge de ces grands malades.

Notre société aime se rassurer et se cacher derrière l'idée que le pouvoir médical détiendrait à lui seul les réponses à certaines questions existentielles autour de ces problèmes. On demande à des psychiatres, qui n'ont aucune formation psychanalytique, de prendre des décisions complexes et délicates, comme si les études de médecine étaient une sorte de panacée, une nouvelle religion occidentale avec des réponses toutes faites.

Seule une formation psychanalytique approfondie, indépendamment de la formation universitaire de base, et un travail d'équipe avec un regard et une approche de type psychanalytique, peuvent donner les garanties nécessaires pour une prise en charge responsable et pondérée de ces grands malades que sont les pervers sexuels, qui nous renvoient à nos profondeurs affectives. Ils nous guettent et ils nous piègent indépendamment de toute volonté et conscience de leur part de nous faire ou de se faire du mal. C'est plus fort qu'eux et cela se joue à l'insu d'eux-mêmes.

Si nous professionnels n'avons pas suffisamment sondé nos propres sous-sols émotionnels et notamment notre part perverse et potentiellement destructive, si nous n'avons pas appris à nous connaître et à nous méfier de nous-mêmes, nous ne pourrions pas être à l'écoute de ces personnes sans nous faire piéger. Par ailleurs, si nous n'avons pas appris à reconnaître nos blessures les plus cachées, nous ne pourrions pas saisir la souffrance chez ces êtres capables de se la cacher à eux-mêmes et de la cacher aux autres, qui ont par ailleurs appris à le faire pour survivre à leurs profondes blessures enfantines en se cachant derrière des attitudes souvent froides, violentes ou triomphalistes.

Je disais qu'à la place d'Adeline aurait pu se trouver l'une ou l'autre de mes filles. J'ajoute que j'aurais pu me trouver à la place du malheureux tueur et/ou violeur. Qu'est-ce qui a fait dans ma vie que je ne suis pas devenu un «grand pervers» de type sexuel ou plus simplement violent? Je me le demande encore parfois. De toute manière, dans la peau d'un grand pervers sexuel dangereux pour les autres, à un certain moment je souhaiterais au plus profond de moi-même qu'on m'empêche de faire du mal aux autres et à moi-même. Par n'importe quel moyen.